

Après avoir adressé à son fils la dépêche annonçant son départ inattendu et immédiat, il était allé, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, trouver le chef de la sûreté dans son cabinet, à la préfecture de police.

Là les deux hommes avaient étudié sérieusement les procès-verbaux constatant la mort de Duvernay et de Virginie.

Cette étude achevée, le chef de la sûreté pensa qu'il serait utile d'aller faire une perquisition au domicile des deux jeunes gens.

—Auparavant, monsieur, dit Raymond, je désirerais voir la corde avec laquelle on avait suspendu le corps de Duvernay.

—La voici.

Raymond prit la corde et l'examina.

—C'est un lien d'attache... fit-il ensuite, cela doit prévenir d'un licol... Voilà les traces de frottement laissées par les anneaux de la mangeoire...

—C'est ce qu'il m'a semblé, mais je ne vois pas grand'chose à tirer de tout cela...

—Moi non plus, ce qui n'empêche pas que cette corde, à un moment donné, peut devenir pièce à conviction.

—Le croyez-vous ?

—Oui, je crois que c'est possible, sinon probable... Je vous prierai donc de vouloir bien me la confier...

—Prenez-la. Mais je crains que vous ne bâtissiez, là, sur le sable... Tous les liens d'attache sont les mêmes... leur fabrication est identique...

—C'est à vérifier... Voyons d'abord quels renseignements nous pourrions obtenir à la demeure d'Amédée Duvernay... Le camarade avec lequel il a bu la veille de sa mort a parlé d'une partie de campagne qui devait avoir lieu le lendemain... Cette corde ne me paraît point provenir d'une écurie de luxe... C'est du côté de la campagne peut-être que nous trouverons une piste...

—Je le souhaite plus que je ne l'espère... répliqua le chef en se levant et en prenant son chapeau.

Puis les deux hommes partirent pour la rue Julien-Lacroix à Belleville, afin d'opérer une perquisition au domicile d'Amédée Duvernay.

Nous nous garderons bien de les suivre et de nous attarder aux détails minutieux de cette perquisition.

Nos lecteurs sont certains d'avance qu'elle devait être inutile, que la médaille donnée par le comte de Thonnerieux ne pouvait être retrouvée au logis du jeune homme, et que les questions adressées aux voisins de l'ouvrier tapissier et aux concierges de la maison n'obtiendraient aucune réponse utile, les personnes interrogées ne sachant absolument rien.

Il était tard quand Fromental regagna son logement de l'île Saint-Louis, très préoccupé de la sinistre et mystérieuse affaire qu'il était chargé d'éclaircir, et plus triste encore que de coutume en songeant à son fils dont il se trouvait séparé pour longtemps peut-être.

Pendant toute la nuit il réfléchit, combinant des plans qu'il abandonnait l'un après l'autre en reconnaissant leur manque absolu de solidité ; ce qui ne l'empêcha pas de se mettre en quête dès le lendemain matin, à la première heure.

Ce qu'il tenait surtout à découvrir, car il y voyait un point de départ, c'était l'endroit où les deux jeunes gens étaient allés en partie de campagne.

Voilà l'énigme qu'il se proposait de résoudre.

En trouver le mot lui semblait difficile, mais non pas absolument impossible.

Laissons-le se livrer à ses recherches et retournons à l'hôtel de la rue de Miromesnil.

Jacques Lagarde, le pseudo-docteur Thompson, en rentrant après son entretien avec René Labarre, s'était retiré dans son appartement afin d'y prendre un repos dont il avait grand besoin.

De bonne heure il était debout le lendemain matin et faisait prier Pascal, son prétendu secrétaire, de venir le trouver dans son cabinet de travail.

Une préoccupation sérieuse mettait un grand pli sur son front.

—Qu'est-ce que tu as, mon compère ? lui demanda Pascal. Tu me parais bien sombre. Est-ce que quelque chose ne va pas à ton gré ?

Jacques répondit par cette question :

—As-tu lu les journaux de ce matin ?

—Oui.

—Toujours rien sur la mort d'Amédée Duvernay et de la belle Virginie ?

—Pas un mot.

—Ce silence ne te semble pas étrange ?

—Ma foi, non.

—Eh bien ! moi, il me préoccupe, il m'inquiète, je dirais volontiers qu'il m'effraye...

—Pourquoi donc ?

—Parce qu'il a certainement un motif.

II

—Un motif ? répéta Pascal, cela n'est pas douteux, mais ce motif ne me paraît point difficile à deviner.

—Quel est-il, selon toi ? demanda Jacques Lagarde.

—La police qui n'a point trouvé le meurtrier d'Antoine Fauvel, et qui sent bien que les meurtriers des deux jeunes gens sont plus malins qu'elle et vont également lui échapper, tremblant que les journaux ne l'accusent d'incapacité, d'incurie, n'amentent contre elle la population parisienne, se garde bien de dire un seul mot qui puisse révéler son impuissance. Elle se tait et entoure volontairement de ténèbres ce qui se passe. Bref, le silence en question me rassure un lieu de m'effrayer... Nous sommes invulnérables.

—Il suffirait d'un journaliste mieux renseigné que les autres pour attacher le grelot et pour mettre le feu sous le ventre de la police.

—Eh bien ! que nous importe ? Nos mesures sont bien prises, nous agissons avec trop d'habileté pour pouvoir être jamais compromis... Songe qu'il y a en matière judiciaire un axiome indiscutable, celui-ci : *Cherchez à qui le crime profite !* En vertu de cet axiome, je défie qui que ce soit au monde de trouver la raison de ces morts successives... Etablir que nous avons un intérêt quelconque à supprimer les héritiers du comte de Thonnerieux serait chose impossible ! Donc, crois-moi, pas d'appréhensions et marchons vers le but d'un pas résolu.

—Tu viens de me rassurer !... Oui, marchons vers le but dont chaque jour nous rapproche et dont nous serons, demain, plus près encore...

—Demain ?

—Oui.

—Comment ?

—Nous aurons, cette nuit, la médaille de René Labarre.

—Explique-toi...

Jacques, en peu de mots, expliqua à son complice ce qui s'était passé la veille au soir à l'église Saint-Sulpice.

—Alors, demanda Pascal, le bon jeune homme attendra ce soir à la gare après le départ du train.

—Au café de la Gare où tu le reconnaîtras facilement...

—Surtout avec son costume de séminariste...

—Il sera vêtu comme toi et moi.

—Ah ! diable !... c'est que je ne l'ai vu qu'une seule fois et sa figure ne m'est pas très présente... Mais enfin j'ai du flair, et l'habitude de porter la soutane a donné forcément à sa tournure quelque chose d'un peu clérical... je saurai le trouver. A quelle heure faudra-t-il aller le prendre ?

—Seulement vers dix heures, il ne faut pas arriver au *Petit-Castel* avec lui avant onze heures du soir. Songe qu'il faut agir avec une extrême prudence... Mme Labarre sera là...

—Sa mère !!! s'écria Pascal avec un geste de stupeur.

—Parfaitement.

—Mais c'est insensé !...

—C'est le comble de l'habileté, au contraire !... Un vrai coup de maître !... J'ai fait la conquête de Mme Labarre qui voit en moi, Dieu me pardonne, un mari futur ! Je l'ai invi-